

Le Collectif à venir

Ont collaboré à cet ouvrage :

Nader Aghakhani
Sarah Agueni
Madeleine Alapetite
Anna Angelopoulos
Olivier Apprill
Françoise Attiba
Christophe Boulanger
Christophe Chaperot
Pierre Dardot
Thierry Delcourt
Charlotte Hédoux
Pierre Kammerer
Serge Klopp
Jean-Jacques Lottin
Victoire Mabit
Laurence Marchand
Faïka Medjahed
Marie-France Negrel
Raymond Negrel
Françoise Nielsen
Heitor O'Dwyer de Macedo
Blandine Ponet
Monique Romieux Prat
Patrick Sadoun
Ouassila Salesa
Audrey Sauvêtre
Alexandra de Séguin
Sophie Sirère
Annie Topalov
Thérèse Zampaglione

Sous la direction de
Patrick Chemla

Le Collectif à venir

Psychiatrie, psychanalyse,
psychothérapie institutionnelle

La CRIÉE Reims

 érès

Cet ouvrage a été élaboré à la suite des XV^e rencontres de La Criée
qui se sont tenues à Reims les 10 et 11 juin 2016.

Collectif de publication

Yacine Amhis
Christine Chemla
Patrick Chemla
Géraldine Delcambre
Christelle Guillemin
Michèle Portelette

Illustration de la couverture :

Shan Sa, *Le rouge*,
encre de Chine sur papier de riz, 69 x 69 cm, 2001

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2018

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-5875-1

Première édition © Éditions érès 2018

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

AVANT-PROPOS	
<i>Patrick Chemla</i>	7

OUVERTURE	
LA PEUR DE LA LIBERTÉ	
<i>Anna Angelopoulos</i>	9

Tension dans le politique/fabrique du commun

LE CONCEPT DE COLLECTIF CHEZ JEAN OURY	
Du GTPSI au Séminaire de Sainte-Anne	
<i>Olivier Apprill</i>	17

LE COLLECTIF ET LES PIÈGES DE L'IDENTITÉ	
<i>Pierre Dardot</i>	31

LA LOI SANTÉ DE 2015	
La loi la plus méconnue aux conséquences dramatiques pour la psychiatrie de secteur	
<i>Serge Klopp</i>	47

LA FIN DÉSIRÉE DE LA « PSYCHIATRIE DE PAPA »	
DÉVORÉE PAR LA POLITIQUE DE « SANTÉMENTALISATION »	
<i>Jean-Jacques Lottin</i>	53

POUR QUE LES ANCIENS DE L'AIDE SOCIALE	
NE PARTENT PLUS AU DJIHAD	
<i>Pierre Kammerer</i>	59

« Reliés par ce qui nous sépare »

DÉLIAISON À L'ŒUVRE <i>Thérèse Zampaglione</i>	67
EST-ON JAMAIS SEUL ? <i>Thierry Delcourt</i>	79
UN MURMURE INCESSANT <i>Françoise Attiba</i>	83
NOUS SOMMES COMME L'ARCHIPEL, RELIÉS PAR CE QUI NOUS SÉPARE <i>Blandine Ponet</i>	91

**« L'homme du commun à l'ouvrage »
(Jean Dubuffet)**

LA CONATION ESTHÉTIQUE DE JEAN OURY <i>Christophe Boulanger</i>	103
BRODERIES : LE PASSÉ EMPIÉTANT <i>Laurence Marchand</i>	115
ATELIER DE RE / RÉCRÉATION <i>Nader Aghakhani</i>	125
UN LIEU POUR L'INDÉTERMINATION <i>Alexandra de Séguin</i>	131

Au fil de l'expérience

J'AI DÉJÀ DIT AILLEURS... <i>Françoise Nielsen</i>	147
À LA RECHERCHE DU COLLECTIF <i>Sarah Agueni, Ouassila Salesa, Audrey Sauvêtre, Sophie Sirère</i>	151
LE FIL CONDUCTEUR <i>Victoire Mabit</i>	161

LA CLINIQUE DE LA RUE <i>Marie-France Negrel, Raymond Negrel</i>	165
UN CLUB THÉRAPEUTIQUE EN GESTATION : UN COLLECTIF À VENIR <i>Madeleine Alapetite</i>	169
ON/OFF – ÉROS ET THANATOS <i>Patrick Sadoun</i>	177
 « Voyageur ! Il n’y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant le chemin se fait en marchant » (Extrait des <i>Champs de Castille</i> d’Antonio Machado) 	
UN PSYCHANALYSTE DANS UN TEMPS DE MISÈRES <i>Heitor O’Dwyer de Macedo</i>	189
TRANSMISSION DE L’INADVENU <i>Christophe Chaperot</i>	195
GRAIN DE SEL <i>Charlotte Hédoux</i>	201
COLLECTIF DE TRAVAIL ET TRAUMA <i>Faïka Medjahed</i>	209
UN TRANSFERT DE MILLE KILOMÈTRES... <i>Monique Romieux Prat</i>	223
ASSUJETTISSEMENT À L’HISTOIRE ET SUBJECTIVATION À VENIR <i>Annie Topalov</i>	229
CONCLUSION La clairière reste ouverte <i>Patrick Chemla</i>	241

Avant-propos

Patrick Chemla

Nous poursuivrons, sur les traces des années précédentes, les échanges sur les enjeux des pratiques de la folie qui se posent aujourd'hui dans un contexte culturel et politique inédit.

Le « moment saint-albanais » avait suscité l'émergence de la psychothérapie institutionnelle et du désaliénisme s'appuyant sur quelques psychiatres d'avant-garde. Une période où la promotion de la politique de secteur et l'essor de la psychanalyse donnaient l'impression d'une ouverture de la culture à l'inconscient freudien, mais aussi à une psychiatrie luttant contre sa fondation ségrégative et œuvrant à des « alternatives à l'asile ». De multiples tentatives ont ainsi vu le jour, théorisant leur expérience avec des idéaux humanistes, marxisants, libertaires, qui n'avaient pas forcément de grande cohérence conceptuelle, mais qui traduisaient l'effervescence du « moment 68 » et de ses suites. Les années 1980 auront été marquées par la reconnaissance légale du secteur, pour très vite aboutir, dans un mouvement de retournement pernicieux, à l'idée d'une évaluation généralisée des pratiques afin de les rendre mesurables et « normalisées ».

La Criée a été fondée en 1986 contre ce projet désastreux qui prétendait maîtriser l'instimable du désir humain, mais aussi pour continuer à promouvoir les praxis se réclamant d'une double articulation entre le politique et la psychanalyse. Nous nous sommes ainsi réinscrits au cœur même de la transmission de la psychothérapie institutionnelle, tout en soutenant avec constance la nécessité de réinventer une conceptualisation qui s'était forgée dans une tout autre époque. Chacune de nos

rencontres s'est effectuée avec ce souci d'un ancrage dans les pratiques, et d'échanges transdisciplinaires entre des approches qui relevaient le défi de la « double aliénation ».

Jean Oury aura été à nos côtés tout au long de ces années, nous apportant une pensée toujours en mouvement, nourrissant nos échanges. Sa mort à la veille de nos dernières rencontres nous place devant des responsabilités accrues ; il s'agit de tenir le cap des « praxis instituant¹ » ; autrement dit, de relancer sans cesse la création de lieux d'accueil et de soins qui s'appuient sur la créativité et la parole mise en acte de ceux qui s'y tiennent : patients, soignants, mais aussi familles et personnes concernées...

Cela suppose une résistance opiniâtre contre les folies évaluatrices et les volontés de mise au pas de la Haute Autorité de santé, qui s'institue aujourd'hui en « police de la pensée » du soin et des pratiques. Ce qui affecte notre praxis se trouve comme toujours pris dans l'aliénation sociopolitique de notre époque marquée par l'ultralibéralisme conjugué à un état d'urgence alarmant, la montée inquiétante du racisme et des processus ségrégatifs, mais aussi l'irruption violente en Europe d'une barbarie se réclamant de l'islamisme.

Repenser donc le Collectif à venir en s'appuyant sur les théorisations de ceux qui nous ont précédés, et en particulier Jean Oury, pour nous confronter aux difficultés de la pratique actuelle et à venir, devrait nous mobiliser lors de rassemblements indispensables ouverts aux échanges.

1. P. Dardot, C. Laval, *Commun. Essai sur la révolution du XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, 2014.

Ouverture

La peur de la liberté*

Anna Angelopoulos

Soit une lycéenne, il y a presque cinquante ans, qui rêve de quitter l'école et la maison. À cette époque, souffle dans son pays un vent de liberté qu'elle n'avait jamais respiré auparavant. Sauf dans les récits de parents qui évoquaient une époque d'avant-guerre, dans une mise en scène chargée néanmoins d'une lourdeur obscure.

Pendant toute une année, il y eut des manifestations, des grèves, des milliers de gens, vieux, jeunes, « tous à la rue », à la suite de la démission d'un gouvernement qui avait insufflé et accueilli cette bouffée d'air frais.

Et puis, un beau matin, les rues étaient envahies de chars et de soldats agitant le drapeau grec. Ils sillonnaient la ville à l'heure où les gens vont au travail. En route pour le lycée, on regardait les uns et les autres alignés, immobiles sur le trottoir, qui fixaient les chars. Les plus âgés avaient l'air de suivre silencieusement une scène qu'ils connaissaient déjà.

On a beaucoup glosé depuis sur la dictature des colonels, la résistance, sa chute, son impact. Donc, pendant le premier temps des colonels, les jeunes que nous étions, avions tous entre les mains un recueil de textes, quasi clandestin, (car il a été retiré de la circulation assez vite), qui s'intitulait « Les dix-huit textes ». Dix-huit voix d'intellectuels et d'artistes réunis en résistance.

Anna ANGELOPOULOS, *psychanalyste, Paris.*

* À la mémoire d'Adriani Dimakopoulou avec qui j'ai partagé ce moment de jeunesse.

J'avais mémorisé des poèmes de ce recueil, des phrases d'écrivains que je peux encore réciter dans leur intégralité. Ils étaient dix-huit à oser penser, chacun avec les outils de son art, et à avoir le courage de publier un livre. On se le passait sous la table, surtout quand certains des auteurs ont été arrêtés et emprisonnés, voire torturés.

À la fin de la dictature, il eut y une belle réédition de ce volume banni, édition revue et augmentée. Il s'intitulait désormais *La peur de la liberté*, titre emprunté au dernier chapitre du livre d'un helléniste anglais, E.R. Dodds, auteur de *Les Grecs et l'irrationnel*¹, ouvrage devenu un classique aujourd'hui.

Ce fut alors la première fois que je me mis à penser, grâce à lui, à la question de la place des forces occultes et irrationnelles dans l'histoire des démocraties en déclin. Dodds aborde la question de l'irrationnel dans la période hellénistique de l'antiquité tardive, où il situe l'avènement de l'individu. Cette période se caractérise par l'accroissement spectaculaire d'un monde dont l'immensité soudaine, due aux conquêtes d'Alexandre Le Grand, provoque une perte de repères de l'individu pris dans l'expansion démesurée des valeurs politiques de la cité grecque où avait triomphé l'esprit de raison.

Dodds remarque que c'est justement au moment des plus grandes ouvertures du monde hellénistique, où la pensée rationnelle est la plus évoluée, que surgit l'irrationnel, c'est-à-dire les superstitions, le monde occulte, qui s'articule dans une dialectique au rationnel. L'auteur propose que l'irrationnel frappe lorsque l'homme a peur d'être livré à lui-même, quand il arrive au point d'être le seul responsable de ses actes. Il remarque ainsi que ce sont les forces de l'inertie qui l'emportent sur de longues périodes face aux forces de l'insurrection, aux poussées de liberté des révolutions. « J'ai déjà laissé entendre que sous l'acception de ce qu'on appelle "déterminisme astral" du III^e siècle, il y avait, à mon avis, et entre autres facteurs, la peur de la liberté – le refus inconscient du lourd fardeau de choix individuel qu'une société ouverte impose à ses membres². »

L'année dernière, à la même époque, quand le monde entier avait les yeux rivés sur la Grèce, on se demandait pourquoi il a été impossible, pour ces jeunes élus qui avaient tout le soutien populaire incontestable, d'incarner leurs idéaux démocratiques jusqu'au bout. Pourquoi ne s'est-on pas révolté davantage au lieu de se soumettre à un fonctionnement écrasant bien verrouillé ? Je me suis alors souvenue de mon

1. E.R. Dodds, *Les Grecs et l'irrationnel*, Paris, Flammarion, 1977.

2. *Ibid.*, p. 249.

questionnement de jeune étudiante, à propos du retour de l'irrationnel et de la peur de la liberté.

Le texte de Dodds a été publié en 1951 en Californie. Or, nous sommes soixante-cinq ans plus tard, en Europe, en train de parler du *Collectif (à venir) et du religieux*, du *Collectif et des pièges de l'identité*, mais aussi, éventuellement, d'un *universel à construire pour tous les hommes*.

La psychanalyste que je suis entre-temps devenue serait aujourd'hui tentée de voir comment cette « peur de la liberté » se vit dans les cures, comment elle s'exerce dans les histoires singulières, mais aussi comment elle peut, le cas échéant, s'articuler dans le lien social, dans le croisement de l'individuel et du collectif. Dans *Malaise dans la civilisation* (1930), Freud évoque ce moment de passage à la liberté avec la notion de « poussée de liberté » (*Freiheitsdrang*), à laquelle il donne un statut différent selon qu'elle est collective ou individuelle. Lorsqu'elle est collective, contre une injustice par exemple, elle peut entraîner un progrès culturel. En revanche, quand elle provient d'un individualisme primitif indompté, il y a le risque qu'elle se dirige contre la civilisation. « Quand une communauté humaine sent s'agiter en elle une poussée de liberté, cela peut répondre à un mouvement de révolte contre une injustice patente, devenir ainsi favorable à un nouveau progrès culturel et demeurer compatible avec lui. Mais cela peut être aussi l'effet de la persistance d'un reste de l'individualisme indompté et former alors la base de tendances hostiles à la civilisation. La poussée de liberté se dirige de ce fait contre certaines formes ou certaines exigences culturelles, ou bien même contre la civilisation³. »

Dodds, helléniste et philosophe, articulait la peur de la liberté au plan de l'individu, livré à lui-même et responsable de son sort. Freud, quant à lui, plonge ses racines dans un individualisme resté sauvage.

J'en viens maintenant à la question de la peur de la liberté dans le champ subjectif de la clinique et des forces irrationnelles qui s'y déploient.

C'est dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », en 1937, que Freud évoque, sans la nommer explicitement, la crainte de la liberté dans les cures, lorsqu'il signale que la libération d'un être humain de ses symptômes névrotiques est un travail de longue haleine, et que le patient peut s'installer dans une position confortable qui l'empêche de se rapprocher de la fin du traitement⁴.

3. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, Payot, 2010.

4. S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes*, t. II : 1921-1938, Paris, Payot, 1998.

Mais qu'est-ce qui donc nous empêche d'aller vers la fin du traitement ? Vers la fin de l'illusion, de la dépendance, de la traversée d'une cure, la fin du champ d'aimance avec le passeur ? En d'autres termes, qu'est-ce qui nous empêche d'assumer la liberté et la joie que procure – avec et malgré la peur – l'idée de la séparation, voire l'idée de la mort quand on cesse de se croire immortel ? Ou encore, quand cessons-nous de croire au lien immortel entre les humains ? En d'autres termes, quand désire-t-on vraiment partir ailleurs, librement ?

Sur un fragment de peinture rupestre, de la grotte de Lascaux, qui date donc d'environ 18 000 ans, on voit un homme endormi à côté d'un oiseau qui s'envole, d'une lance brisée et d'un bison mort. Or, comment expliquer l'association de l'oiseau qui s'envole et de l'homme endormi à terre en érection, sans penser, au-delà de la métaphore sexuelle, au concept de l'âme (ou de l'esprit) qui quitte le corps matériel endormi pour partir au loin, vers la liberté ?

Pensons aux ailes de la divinité Psyché (en grec : l'âme) devenue immortelle après sa traversée initiatique du monde des morts ; aussi à Éros ailé, force première de vie qui régnait avec le désordre primordial qui construisit le monde. En effet, se libérer peut se faire dans le désir et la joie du soulagement. On est joyeux quand on se libère. On a des ailes. Qui n'a pas rêvé au moins une fois dans sa vie de s'envoler dans les airs ? Ou de tomber en chute libre, pendant un temps infini, sans savoir où l'on va atterrir ?

Dans ces exemples, la poussée de liberté passe à chaque fois par l'affrontement et par l'acceptation du réel de la mort. Freud lui-même écrivit à Jones, lorsqu'il perdit sa mère en 1930, qu'il se sentait libre à présent de mourir.

Un point est commun aux personnages mythiques ailés que sont Éros et Thanatos dans la mythologie grecque : ils sont doubles. Ils incarnent aux yeux des Grecs, à la fois l'amour et la mort qui constituaient les deux aspects d'un même pouvoir dans la religion de l'époque archaïque. Selon J.-P. Vernant⁵, dans l'iconographie grecque, on retrouve ces puissances ailées : Éros et Thanatos accompagné de son double Hypnos (le sommeil). Sur un vase, on les voit réunis tous les trois pour rapter amoureusement un jeune mortel dont la beauté les a séduits. Ce rapt, à vocation valorisante, faisait du jeune homme un immortel, un élu des dieux. Ceux qui n'étaient pas élus devaient se confronter à leur finitude, comme chacun.

5. J.-P. Vernant, *L'individu, la mort, l'amour*, Paris, Gallimard, 1996.

Très tôt, chez les Grecs, l'amour et la mort sont donc réunis dans le même élan de désir. Le fondateur de la psychanalyse a su en percevoir le lien étroit quand il créa ses personnages conceptuels Éros/Thanatos fonctionnant dans une articulation duelle.

C'est ce qui apparaît fortement dans le rêve d'un patient de 75 ans qui est frappé par des deuils à répétition : « Je rêve d'insectes qui grouillent partout, et je suis mandaté pour les éliminer, me raconte-t-il. Je cherche l'insecticide pour aller derrière l'estrade, car il y a une grande estrade devant moi [il a occupé des fonctions importantes] : je suis avec mon premier fils, qui est une plante. Il est tout petit. »

À ce moment, pour que je comprenne mieux, mon patient sort de son sac, dans la réalité, une boîte de crème de marrons ; il me montre sur l'étiquette l'image d'un enfant-plante dont les bras sont des branches de couleur orange qui lui poussent un peu partout, et les jambes sont toutes vertes, couvertes de feuilles. Il poursuit le récit de son rêve : « Alors, mon beau-frère, qui sait faire les choses lui, me dit : Il faut aller dans la cave pour l'insecticide. Je veux y aller, je dois y aller, mais je me sens coupable de laisser mon enfant qui est en danger, en détresse. Je pense alors à ce que vous me disiez la dernière fois, par rapport à la grande Histoire, afin de me rassurer à propos de la jalousie que j'éprouve à l'égard de mon beau-frère, résistant notoire. Vous m'aviez dit que, lorsque l'enfant est tout petit, face aux géants que sont ses plus proches, il est aussi impuissant que nous tous devant les événements de la grande Histoire. Je vais aller à la cave, oui, mais je dois laisser l'enfant planté ici. » Je l'interroge : « Planter ? » Il pense à une plante malade qu'il a chez lui depuis plusieurs jours, qu'il ne soigne pas. Il la laisse se détériorer sans pulvériser d'insecticide.

« Permettez-moi de vous rapporter un mythe que j'ai construit, ça ne fait rien s'il n'est pas authentique, il est de moi. Voilà, il y a trois parties dans ma vie. J'ai vécu les deux premières et souhaite rester vivant dans la troisième. Mais je souffre d'une dépression, alors je prends des médicaments, et je viens voir une analyste. Vous savez que j'ai failli mourir, et depuis, je redeviens comme un enfant en détresse, car je me trouve devant la part sombre et sinistre du reste à vivre. Alors une divinité m'apparaît qui me dit : "Tu veux être libre ? Tu veux te libérer de cet enfant en détresse ? Alors tu dois prendre connaissance de la mort. Bon, tu te croyais éternel, c'étaient les autres qui étaient mortels, pas toi. À présent, il faut que tu saches bien que tu vas mourir. C'est à ce prix-là que tu seras libre. Plus tu acceptes l'idée de la mort, et plus tu seras libre." Vous vous souvenez quand mes symptômes de vieillissement m'ont plongé

dans la dépression : mes acouphènes, ma surdité. Aujourd'hui, je pense que je ne voulais pas reconnaître l'approche de la mort. Nous sommes libres, en effet, seulement quand on reconnaît entièrement sa présence. »

Son appel à moi, avec l'étiquette de la boîte de crème de marrons dans la réalité, m'a alertée sur l'enjeu vital de son rêve pour lui. Au travers de son fils-planté, au travers de l'enfant-planté que lui-même avait été, au travers de l'enfant-planté qu'il avait peur de redevenir en vieillissant, il m'interrogeait : donner l'insecticide salvateur ou la mort en plantant tout ? Il me sollicitait, dans le rêve, devant l'impuissance qu'il éprouvait à prendre une décision de vie. Je compris qu'il m'y intégrait, *via* son mythe inventé et les paroles de la divinité, pour que je l'accompagne à penser sa propre mort.

La poussée de liberté impliquant la joie, que les pensées mélancoliques de mon patient avaient bien écartée de la mise en scène onirique, il a pu la rencontrer et lui faire place lorsque je l'ai suggérée dans le transfert. Et cela lui causa un grand étonnement et une joie inattendue dont il pu prendre acte.

Finalement, la « poussée de liberté » freudienne qui peut faire céder la « peur de la liberté » nommée par Dodds serait articulée autant à la prise de conscience du réel de la mort qu'aux forces premières d'Éros. La peur de la liberté est donc peur du désir et de l'inconscient. Ce serait en quoi la pratique de la politique et de la psychanalyse se rejoignent.

*Tension dans le politique/
fabrique du commun*

Le concept de collectif chez Jean Oury

Du GTPSI au Séminaire de Sainte-Anne

Olivier Apprill

J'aborderai la question du collectif à partir du GTPSI, ce groupe de travail de psychothérapie et de sociothérapie institutionnelles qui, dans la première moitié des années 1960, a réuni les principales figures du mouvement de psychothérapie institutionnelle autour de Jean Oury et de François Tosquelles¹. Non pas que le GTPSI ait traité directement ou explicitement du thème du collectif, mais les questions posées par ce thème traversent l'ensemble des travaux de ce groupe qui a tenté de penser la psychiatrie à l'heure où le principe du secteur se mettait en place.

Tout d'abord, comment comprendre l'intitulé « Le Collectif à venir » ? Il est évidemment difficile de ne pas y percevoir d'emblée sa dimension politique, de projet politique, au sens de : comment s'organiser, comment se regrouper, comment agir ensemble ? Ou encore : comment créer du commun² ? Le collectif pouvant représenter, dans cette optique, une fonction du commun dans l'ordre d'une théorie pratique. Le Collectif des 39, par exemple, affiche cette dimension de « communauté politique virtuelle » à travers son appellation même. De même, le programme de La Criée annonce qu'il s'agit de « tenir le cap des praxis instituanes »... On est donc bien là dans un projet politique – d'une politique du soin. Alors comment, dans cette perspective, évoquer l'expérience du GTPSI ? Il me semble nécessaire de distinguer deux niveaux d'approche.

Olivier APPRILL, *psychanalyste, Paris*.

1. Cinq volumes des *Actes du GTPSI* sont déjà parus aux Éditions d'une.

2. P. Dardot, C. Laval, *Commun*, Paris, La Découverte, 2014.

RADICALITÉ DU GROUPE

À un premier niveau, il y a bien sûr le mode de fonctionnement du groupe lui-même, son mode d'élaboration collective dont j'ai essayé de décrire quelques aspects dans mon livre en montrant dans quelles dispositions subjectives, dans quelles conditions de mise en commun certains concepts avaient pu être repris, repensés pour en faire des outils de transformation de la psychiatrie (à noter que j'emploie pour l'instant le mot collectif en tant qu'adjectif). Il est vrai que les membres du GTPSI ont consacré de longs moments à réfléchir ensemble sur la nécessité de constituer un groupe, sur la forme qu'il pourrait prendre, etc. Mais aussi plus largement sur le sens de l'action collective, sur les rapports entre le micro et le macro-social, sur les processus d'institutionnalisation, autant de sujets qui renvoient à la notion de collectif³.

À ce premier niveau, il faut noter que le GTPSI n'était pas seulement un lieu d'échange de savoir ou de confrontation d'expériences, mais qu'il mettait en jeu d'autres dimensions que celles habituellement à l'œuvre dans un groupe de travail. En effet, au-delà des contenus théoriques de chaque session – « Fantôme et institution », « Les superstructures », « Le concept de production », « Transfert et institution », etc., où l'on voit bien l'influence des courants de pensées dont la psychothérapie institutionnelle s'est toujours nourrie : Freud et Marx bien sûr, soit les deux jambes psychanalytique et matérialiste chères à Tosquelles –, la spécificité de ce groupe (essentiellement composé de médecins) était bien plutôt d'essayer de penser la psychiatrie et le travail du psychiatre sans nier ou sans ignorer ce qui est en question dans ce champ pour être efficace : autrement dit, il s'agissait pour les membres du GTPSI de prendre en compte la logique de l'inconscient – du désir inconscient – qui est à l'œuvre dans toute situation collective, que ce soit dans un groupe de travail ou dans un service hospitalier.

À titre d'exemple, lors de la 4^e rencontre en mai 1961, les membres du groupe passent deux jours à réfléchir sur la thématique du fantasme⁴. Pas seulement en cherchant à s'approprier les développements de Lacan, mais en acceptant de se mettre en jeu eux-mêmes à travers l'analyse

3. O. Apprill, *Une avant-garde psychiatrique, le moment GTPSI (1960-1966)*, Paris, Epel, 2013 ; Groupe de travail de psychothérapie et de sociothérapie institutionnelles, *L'établissement psychiatrique comme ensemble signifiant* (1960), Paris, Édition d'une, coll. « Actes du GTPSI », n° 1, 2014 ; ce premier volume, épuisé, est disponible en ligne sur www.gtpsi.fr

4. Groupe de travail de psychothérapie et de sociothérapie institutionnelles, *Fantôme et institution* (1961), Paris, Éditions d'une, coll. « Actes du GTPSI », n° 4, 2015.

de leurs propres réactions et des fantasmes qui apparaissent « ici et maintenant » au sein du groupe, ou encore à travers les récits de leurs propres rêves de la nuit précédente... Et cela donne une séance extraordinaire au cours de laquelle la notion problématique de « fantasme de groupe » (sans oublier celle du « fantasme professionnel des médecins » à l'égard des malades) est interrogée comme rarement elle l'a été... Et tout ça pourquoi ? Pour ne pas quitter le terrain d'une certaine praxis psychiatrique, d'une psychiatrie concrète⁵ si l'on peut dire, et ne pas se contenter de discussions de type « société savante » avec tous les rapports spéculaires, les jeux de prestance ou les phénomènes de capture imaginaire qui permettent finalement à chaque participant de rester retranché derrière son quant-à-soi. Avec pour principale conséquence d'amener au premier plan la question de l'opérotropisation (terme szondiien désignant une « nécessité pulsionnelle⁶ ») du désir du psychiatre, c'est-à-dire celle de son choix et de son engagement – qu'en est-il de son désir d'être là, de travailler là, de faire ce métier-là ? Comment ce désir agit-il sur une situation, sur un milieu ? Si l'on traduit cela en termes lacaniens, c'est la définition même de l'éthique : qu'en est-il du rapport de son propre désir avec l'action que l'on mène ? Dans ce sens, on peut dire que les membres du GTPSI ont tenté de jouer le jeu d'une parole collective permettant à chaque participant de baisser un peu la garde, de ne pas se contenter de s'abriter derrière des défenses moiques ou statutaires, des arguments matériels ou gestionnaires, afin de mieux saisir l'implication subjective de chacun dans son lieu de travail, et de favoriser les remises en cause. Bref, comment être « là » avec les malades ? Comment pouvoir agir concrètement sur le terrain et penser ce qu'on fait sans être obnubilé par toute une série de défenses ou d'inhibitions ? C'était un peu tout cela qui était en question au sein du GTPSI – et pas simplement venir s'informer ou se former...

Pour répondre à cette exigence d'efficacité, de pratique intériorisée, le groupe a eu notamment recours à une technique particulière, à une méthode de type analytique basée idéalement – je dis bien idéalement – sur le principe de « ne pas s'en laisser passer une » (comme au cours d'une séance sur le divan). Faut-il rappeler qu'en ce début des années 1960, la naissance du GTPSI s'inscrivait dans un contexte intellectuel où la psychanalyse, comme les autres sciences humaines, connaissait en

5. O. Apprill, « Tosquelles et la psychiatrie concrète », dans P. Molinier (sous la direction de), *Tosquelles et le travail*, Paris, Éditions d'une, 2018.

6. « L'opérotropisation est le fait que les gens, de par leur constitution pulsionnelle, se retrouvent à faire certains types de métiers », M. Balat, « Le lac de Peirce », www.balat.fr

divans, lacaniens de préférence. Force est de constater que le système, le « monstre dans le labyrinthe », pour le dire comme C. Castoriadis et M.J. Mondzain, aura tout absorbé et digéré de ces velléités prétendument subversives ; et laissé place aujourd'hui à l'exact inverse avec la prédominance du dispositif néolibéral et sa déclinaison en psychiatrie : GHT (groupes hospitaliers de territoires), mise en concurrence de tous avec tous, et récusation de la psychanalyse au profit de méthodes mesurables, quantifiables, devant faire leurs preuves à court terme. Peu importe que des chercheurs en neurosciences comme François Gonon aient démontré l'imposture épistémologique de la psychiatrie biologique et des thérapies comportementales ! Elles seront imposées, car faisant partie de ce nouveau discours qui veut faire du passé table rase, nous traite carrément de ringards et de réactionnaires, de nostalgiques d'un prétendu âge d'or qui n'aura jamais existé ! Ces rencontres de la Criée auront été un véritable pari, celui de faire entendre d'autres voix, de chercher des chemins de traverse, d'imaginer des projets de rencontres à venir. Nous avons certes à défendre la richesse de nos pratiques lorsqu'elles sont encore possibles, et c'est encore le cas au centre Antonin Artaud de Reims, mais nous ne saurions nous satisfaire d'une position défensive où nous n'aurions qu'à faire la preuve de la validité de nos pratiques. De nombreux collègues seraient tentés d'y croire, et sont repartis dans des évaluations pour montrer la pertinence de leur démarche. Remarquons que ceux qui s'empaillaient pour une virgule du texte lacanien, considéré comme un livre sacré, sont prêts aujourd'hui à des alliances surprenantes devant l'imminence du danger. Jusqu'à un certain point, je soutiens cette démarche ; ce qui me pousse à témoigner de la réalité d'une pratique vivante, de ses effets sur les patients, sur les soignants et sur les familles, sur mon existence aussi, bien sûr !

L'autre jour, je recevais la mère d'une patiente décédée l'année dernière de « causes internes » au moment où celle-ci s'épanouissait enfin après de longues années de thérapie. Dès son entrée dans mon bureau, cette mère fut submergée par l'émotion qui me gagna très vite : de façon certes dissymétrique, nous partagions un deuil. Mais la surprise fut pour moi cette poursuite du transfert après la mort de ma patiente, sa présence spectrale au niveau de l'expérience sensible traversée avec douleur. Cette expérience n'a rien d'insensé : elle témoigne de la réalité rencontrée par quiconque se risque au transfert. Une réalité aujourd'hui frappée de désaveu, voire de forclusion.

Il faut insister sur un point crucial : nous pouvons œuvrer à montrer l'absurdité et la pauvreté de ces discours de la novlangue psychiatrique,

leur force contraignante qui va à l'encontre de toute clinique digne de ce nom. Il est essentiel de montrer cela, partout où nous pouvons le faire, et le désastre que cette démarche est en train de provoquer.

À moins, comme nous nous y efforçons, de feinter et de nous inscrire dans les interstices, dans chacun des tournants du labyrinthe, avertis du danger mais désirants toujours.

En même temps, comme l'ont montré P. Dardot et C. Laval, il n'y a pas d'issue à l'intérieur de ce système qui n'est déjà plus une démocratie. Il s'agit de sortir de ce cadre de pensée, et de créer des formes de vie vivante avec les patients, ce qui s'avère joyeux et jubilatoire, comme nous en faisons l'expérience quotidienne, quelque peu scandaleuse pour certains, au centre Antonin Artaud. Cependant, nous n'oublions pas nos spectres avec le souvenir de Tosquelles bricolant son service psychiatrique sur le bord du camp de concentration. Image saisissante qui cristallise pour moi un espoir : non pas celui du « paradis sur terre » dont Freud, dans son livre sur le *Malaise dans la culture*, accusait à juste titre ceux qu'il appelait « les bolchevistes », mais la possibilité jusque dans ces moments terribles, de construire avec les moyens du bord des formes créatives, une vie désirable.

Bien sûr, nous n'attendons pas les honneurs, ni la reconnaissance du système qui nous traitera de cinglés comme nos patients ; bien sûr, il est possible que nous fassions des conneries en chemin, mais après tout la « déconniatrie » chère à F. Tosquelles est un très bon fil conducteur en ces temps de grand sérieux et de perte de l'humour.

Pour paraphraser Virginie Linhart, même si le pouvoir détruit jusqu'aux traces de l'expérience subversive, il nous restera toujours la clairière : « elle reste ouverte ». À entendre comme métaphore d'un lieu interne indestructible et comme support de nos utopies à venir.

Le Collectif à venir, ce serait cette décision à renouveler à chaque franchissement, une façon de souligner l'inachèvement nécessaire du projet : que serait un projet achevé sinon un projet mort ?

C'est aussi cette marche en avant au rythme que se fixe chacun, chaque collectif, pour affronter le temps et l'espace ; en refusant l'accélération folle du néolibéralisme, ou la marche en cadence militaire ou religieuse de la masse organisée.

Sans cette utopie, ce mirage nécessaire porté par l'illusion, nous ne pourrions imaginer une vie désirable, ni soutenir cet autre imaginaire radical qui nous permet ici et maintenant de construire du Commun, c'est-à-dire du Collectif.